

Coup de chapeau!

Andrée Casgrain

Number 55, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Casgrain, A. (2000). Coup de chapeau! *Brèves littéraires*, (55), 86–93.

ANDRÉE CASGRAIN

Coup de chapeau !

En se refermant, la *porte-à-scrigne* projette Rosie vers l'avant. D'un pas mal assuré, elle franchit le seuil. Par habitude, pour obtenir sa ration quotidienne d'affection, le chat du voisin bondit sur la rambarde. Sans préavis, la vieille femme le repousse.

— Oust ! Canaille. Ce n'est plus chez moi ici. Allez !

À cause de leur vieille complicité, il la déjoue en se faufilant sous les framboisiers. Aux aguets, il épie ses allées et venues.

Le dos courbé, la main glissant sur la rampe de bois, Rosie descend les trois marches de l'escalier chambranlant. Avec recueillement, elle salue ses plates-bandes et regrette le temps des lilas. La vieille n'est pas dupe. Bien mal dissimulées sous les feuilles mortes, deux billes noires suivent ses mouvements.

— Canaille, va-t-en !

Ma tante me paraît si petite et si fragile. Quatre-vingt-cinq ans à tenir tête aux semeurs d'obstacles pour réaliser ses rêves, des années d'engagements sociaux,

d'argumentations bureaucratiques et d'obstinations juste pour le plaisir ont eu raison de cette vieille femme. En déséquilibre comme un albatros malhabile, Rosie ne parvient plus à prendre son envol. Jadis, à ce temps-ci de l'année, elle projetait sur l'écran les souvenirs d'un récent voyage. Aujourd'hui, elle se souvient mais confond parfois les itinéraires.

Rosie casse maison.

Je lui avais précisé : « Prenez votre temps ! » Assise sur le muret entre les pensées et les marguerites fanées, je l'attends. Ma tante a un sale caractère. Ses adversaires les plus récalcitrants abdiquent devant son entêtement. Elle a toujours raison. Toujours !

— Tu veux bien que je fasse une dernière fois le tour de la maison ? Je ne reverrai plus mes chèvrefeuilles, mes caraganas et mes hydrangées. Et mes lilas, si beaux au printemps. Tu te souviens ?

Au printemps, l'odeur des lilas contraste avec l'essence permanente de cèdre qui se dégage des armoires et des garde-robes. Si je m'en souviens ! Rosie m'en donne toujours du blanc parce que c'est le bleu que je préfère.

Je la suis du coin de l'œil. Je l'écoute s'adresser à ses lémures, à ceux et celles qui ont donné vie à cette maison. Sa décision est sans retour. Un brin nostalgique, elle vient dans ma direction et, pour la première fois, elle s'agrippe à mon bras.

— Laura, si tu es prête... On peut y aller maintenant.

Toujours la même ! Sacrée Rosie ! Je tapote sa main sur mon avant-bras.

— Oui, ma tante ! Je suis prête.

— Non. Non. Attends... J'ai oublié quelque chose.

Je signifie au chauffeur de taxi que ça ne saurait tarder et que je paierai pour l'attente prolongée. Comment expliquer qu'il faut du temps pour effacer toutes les traces d'une vie ? En moins de deux, Rosie entre et sort de la maison en prenant soin de sonder la porte afin de s'assurer que le verrou est bien engagé. Devant l'érable, elle ralentit. Le vent, comme pour la saluer une dernière fois, agite les feuilles rouges.

Du bout des doigts, par une corde usée, elle balance une vieille boîte à chapeau. Elle devance ma question.

— Je tenais à la prendre avec moi.

La boîte ne contient assurément pas de chapeau. Il y a belle lurette que Rosie n'en porte plus. Et c'est heureux, car ses goûts en la matière s'avéraient douteux. Comme les épingles des chapeaux qu'elle ne contient plus, la boîte pique ma curiosité.

— Vous voulez que je la prenne sur moi ?

Elle hésite puis décide de la garder sur ses genoux. Je risque une dernière interrogation, sachant très bien qu'aucun subterfuge ne vient à bout de ses choix.

— C'est une boîte précieuse, je suppose ?

— On ne part pas sans bagage. Elle est toute ma vie. Du moins le peu qu'il m'en reste, me dit-elle en posant ses longs doigts de pianiste bien à plat sur le couvercle.

Légèrement penchée vers l'avant, elle signifie au chauffeur qu'il peut y aller.

— Tournez à gauche... descendez lentement la côte. Et puis tournez de nouveau à gauche. Je veux passer une dernière fois devant l'église.

La route me paraît interminable. Tout le trajet, assise sur le bout des fesses, une main agrippée au dossier du siège avant, elle étire le cou de gauche à droite, nous gratifiant d'un tour guidé de sa vie. « Ici, c'était la maison des *Grenier taxi* et là, celle des *Tremblay patate* et là... et ici... » Ni le chauffeur ni moi ne pouvons la confronter dans cette époque qui n'est pas la nôtre. En passant devant le cimetière, elle se tait. Il y a trop de monde à saluer.

Aujourd'hui, son supplice prend fin et le mien aussi. J'ai vu Rosie s'arracher la vie par lambeaux en se dépouillant peu à peu de tout ce qui garnissait sa demeure.

Elle a éparpillé des parcelles d'elle-même : de la vaisselle dépareillée, le service à thé et l'argenterie de grand-mère, des dentelles précieuses aux Dames de la Congrégation, des babioles à une telle, des draps éventés à telle autre. Bon nombre de fois, son esprit de contradiction a mis mes nerfs à dure épreuve. Cent fois, elle m'a demandé :

— Dis-moi ce que tu aimerais garder en souvenir ?

Il me suffisait de répondre le porte-journaux ou encore telle statuette pour qu'elle s'empresse de le donner à quelqu'un d'autre. Quand j'ai eu compris son petit jeu, il ne restait plus rien qui pouvait me faire plaisir. Je n'ai eu ni le porte-journaux, ni le gong, ni la statuette... Rosie ne changerait jamais. Ma marraine, comme certaines fées dans les contes pour enfants, escamote mes vœux. Je l'aime ainsi...

— Vous allez être bien là-bas, Rosie.

— Il le faudra. Y'a pas d'autre choix et quand il le faut, il le faut.

À la résidence pour personnes âgées, le taxi nous dépose comme deux colis à la poste. La grande voyageuse franchit la dernière étape d'un long voyage et la douane réquisitionne tout superflu. Et tout est superflu. Si Rosie ne paraît pas triste, moi je le suis.

Trop attentionnée, une infirmière empruntant une voix et un langage puérils la prend en charge.

— Bonjour, vous allez voir, ma p'tite madame comme vous allez aimer ça ici...

L'exiguïté de la chambre m'étouffe. Plus d'espace, plus de pays lointains d'où elle m'écrirait en traversant les frontières. Adieu ! tapis magiques. Ici, aucun passeport n'autorise les pensionnaires à sauter les murs. Appuyée contre la porte-fenêtre donnant accès à la cour intérieure, elle s'empresse de me rassurer.

— Tu verras, au printemps, je m'occuperai des fleurs.

Elle me console tandis que je cherche un brin d'humour pour me tisser un sourire d'occasion.

— Elles auront affaire à bien pousser si vous vous en mêlez.

Elle sourit. Je m'affole.

— Votre boîte à chapeau ! Où est votre boîte à chapeau ?

Sans s'énerver, sans la chercher, elle ne cesse de regarder par la porte-fenêtre.

— C'est sans importance maintenant !

Sans rien y comprendre, dans ma tête je refais le trajet.

— Le taxi ! Rosie, votre boîte est dans le taxi.

Au même moment, le nez dans le cadre de porte en faisant balancer du bout des doigts la boîte à chapeau, le chauffeur m'interpelle.

— La dame a laissé ça dans mon taxi.

Entre mes mains, la mystérieuse boîte est en sécurité. Curieusement, elle ne pèse rien.

— Ma tante ! Votre boîte à chapeau... Je crois qu'on vous a volé le contenu.

— J'en serais assez surprise. Pose-la sur le lit, je m'en occupe tantôt.

Déçue, je m'exécute. On ne reparle plus de la boîte.

* * *

Par un matin aux effluves printaniers, Rosie est décédée. Dépossédée de tout, dans une chambre impersonnelle au département des soins de longue durée, Rosie s'est éteinte après avoir longuement divagué sur un passé dont les autres n'avaient que faire. Elle s'était égarée et tournait en rond dans sa tête. Jamais plus elle n'avait retrouvé le chemin du retour et je n'attendais plus de cartes postales. Rosie ! Celle du foyer puis celle du département des chroniques n'avait rien en commun avec la Rosie que j'affectionnais. Son corps squelettique, son visage rabougri,

ses pensées confuses mais surtout l'odeur pestilentielle de son incontinence me tenaient loin d'elle. À ma dernière visite, Rosie ne me connaissait plus. Je ne reconnaissais plus Rosie.

Il ne restait rien de ses effets personnels. Rien, sauf une vieille boîte à chapeau qu'elle m'a léguée. Elle sent la garde-robe en cèdre et par-dessus tout, je me plais à feuilleter les minces cartons qu'elle contient. Une sorte d'herbier. Sur chaque carton, de même forme que la boîte, est collée une fleur ou une feuille séchée ayant garni les plates-bandes de Rosie. Un mot accompagne la description et l'emplacement du spécimen. Mon préféré... celui avec une tige de lilas bleu sous lequel Rosie a griffonné : « *Le préféré de Laura...* »